

UNE VIE ECRITE DE PAUL GAUGUIN

ou

Nave, nave, mahana

Je m'en vais, je ne reviendrai pas. Vous ne m'aurez pas.

Paul Gauguin a filé une fois de plus. On est en 1891.

Il écrit des lettres, il donne des interviews :

-Pourquoi partez-vous lui demande Jules Huret, dont on dit qu'il inventa le journalisme littéraire, celui-là même qui se meurt aujourd'hui, corrompu par la rouille cathodique.

Il répond :

Je pars pour être tranquille, je file pour être débarrassé de l'influence de la civilisation. Je ne veux faire que de l'art simple, très simple. Pour cela j'ai besoin de me retremper dans la nature vierge, de ne voir que des sauvages, de vivre leur vie, sans autre préoccupation que de rendre, comme le ferait un enfant, les conceptions de mon cerveau avec l'aide seulement des moyens d'art primitifs, les seuls bons, les seuls vrais.

Dans d'innombrables lettres merveilleusement écrites, denses et fortes, éperdues de peine et tendues par la détermination. Il dit ceci :

J'ai désormais plus de quarante ans. J'ai essayé beaucoup de façons de vivre. J'ai été marin, mais pas capitaine, agent de change, jamais banquier, collectionneur de peinture à Rouen, mais pas galeriste, et j'ai vu comme ils spéculaient, et comme ils n'y comprenaient rien. J'ai été marié, je ne m'y suis pas habitué, et Mette me le reproche assez. Je ne vois jamais mes enfants. Cela me fait trop mal. Je leur écris. Je fus aussi l'ami des impressionnistes, de Pissarro, tout cela a mal tourné, ils ne vont pas assez au fond des choses, ils tombent dans le décoratif, je veux expliquer pourquoi et pourquoi j'ai admiré le grand Cézanne.

Avant l'Océanie, Il y a eu la Bretagne, l'autre bout du monde, Penn ar bed, les années de sauvagerie bretonne, c'était une vie abrupte, pour presque pas d'argent, à Pont-Aven, chez Marie-Jeanne Gloanec et au Pouldu dans l'auberge de Marie Henry.

J'aime la Bretagne, j'y trouve le sauvage et le primitif, et quand mes sabots résonnent sur le sol de granit, j'entends le son sourd, mat et puissant, que je cherche en peinture.

En peinture, dans la lande, au village, en peignant les merveilleux petits chiens autour de leur écuelle, Paul Gauguin a cherché des couleurs qui fassent entendre des sons, qui fassent sentir des odeurs, qui créent dans le cerveau ces correspondances, ces chocs, la beauté.

Personne pour comprendre cela.

On comprendra plus tard. Et pourquoi le Pouldu est si proche de l'Océanie. Les mêmes visages énigmatiques. Le roc. Le jaune. Il dit à Schuffenecker, l'éternel ami, le disciple, l'oreille amie :

Un conseil, ne peignez pas trop d'après nature. L'art est une abstraction, tirez-la de la nature en rêvant devant et pensez plus à la création qui en résultera. N'est un grand artiste que celui qui peut appliquer heureusement ses principes les plus abstraits et cela le plus simplement. Ecoutez la musique de Haendel.

Mais la vie devient odieuse, même à Pont-Aven, gagné par le tourisme fin de siècle, même au Pouldu, où les amitiés tournent à l'aigre. Tout est pourri, il faut se déchirer sans cesse. L'étau se resserre.

La paix ne se trouve pas davantage dans la petite maison jaune de Van Gogh, en Arles. Cris et chuchotements, scènes de ménage, la folie rôde. ils ne sont pas d'accord sur grand chose. Vincent Van Gogh aime Daumier et Théodore Rousseau. Il déteste Ingres et Degas, et tous ceux que j'admire, constate Gauguin, qui n'a jamais peur de regarder les choses en face. Vincent Van Gogh est très malade, ses nerfs sont atteints, il souffre trop, et il est romantique. La vie en Arles : un enfer sur la terre.

Romantique, Gauguin l'est aussi. Il fait le portrait de Vincent Van Gogh. Vincent s'y reconnaît : c'est bien moi, mais moi devenu fou. C'est bien moi, mais extrêmement fatigué, chargé d'électricité comme j'étais alors. Vincent Van Gogh se heurte à ce bloc indien, ce granit impossible à rompre, Paul Gauguin. Il peint la chaise vide, la chaise abandonnée par son ami. Il est la chaise. Vincent Van Gogh bascule dans la folie. Gauguin comprend qu'il doit sauver sa peau. Il file. C'est le premier voyage à Tahiti. Il prend conscience de la forme que prend son destin.

Je suis et je resterai un sauvage.

Il est né en 1848, l'année de la plus pure des révolutions. C'était au Pérou où il remplit ses yeux de bébé sauvage de pure beauté, petit fils sauvage de la sauvage et libre Flora Tristan. Là-bas, à Tahiti, pour eux aussi, il va être un sauvage. Ce malgré-moi de sauvage, qui dérange, surprend, inquiète, oblige à fuir.

Pour faire neuf, il faut remonter aux sources de l'humanité, à l'humanité en enfance.

il envoie de son île des toiles que tout le monde déplore.

On ne le comprend pas, son génie a l'évidence d'une lettre volée, dépliée sur la table. Il dit : Quant à moi, ma résolution est prise je resterai là, dans ces terres de l'Océanie, où la vie matérielle se

passé d'or. Une terrible époque se prépare en Europe : le royaume de l'or. Le tout mesurable, le tout échangeable. Le règne des galeristes, des banquiers, des marchands.

Comment en arrive t-on là, à ces

Jours délicieux. Nave nave Mahana.

Qu'on ne peut s'empêcher d'entendre e la nave va.

Comme un secret hurlé que personne ne peut entendre.

Je tourne autour du pot de peinture depuis des semaines, je ne fais que cela.

A côté de moi, les pièces à conviction. Les Ecrits d'un Sauvage, les lettres aux vieux amis, à Schuffenecker, à Monfreid, à Charles Morice, Noa Noa, avec ses aquarelles et ses bois gravés, qui signifie que toujours Paul Gauguin rechercha à peindre les racines de son passé, et les odeurs délicieuses. **Nave nava mahana.**

Méfiez-vous des images. Un jour je me suis enfui, murmure Paul Gauguin, avec un mouchoir rempli de sable au bout d'un baton. J'avais neuf ans, c'était à Orléans. C'était une image qui m'avait séduit : une image représentant un voyageur son bâton, et son paquet sur l'épaule.

Cette histoire m'en rappelle une autre. Elle est racontée par Kitano Takeshi. L'immense cinéaste japonais. The color-man. C'est

l'histoire d'un petit garçon qui est séduit par une image : celle d'un ami de son père, un peintre qui lui a fait compliment et lui a offert un béret couleur aubergine. Méfiez-vous des images. Le destin de peintre têtu du héros de Achille et la Tortue, le film immense de Kitano, est scellé. Toute sa vie il cherche la beauté, la force des couleurs, le geste créateur, et toute sa vie, il se fait balader par des marchands minables, un galeriste escroc, jusqu'à être victime de sa douleur changée en masochisme, il se fracasse la tête contre les murs, s'immole par le feu, emporté par la rage et l'impuissance. Un destin proche si proche de celui de Paul Gauguin. Un siècle les sépare. Aujourd'hui est pire qu'hier, la fuite est impossible. La domestication de Tahiti a eu lieu. Le tiaré a été corrompu à son tour. Noa Noa. L'odeur incomparable du tiaré a envahi les duty free, les halls des pharmacies, les bodyshops, les aéroports. Comme le muguet et le lilas. Fuyez odeurs désirées.

Noa Noa. L'odeur délicieuse, la clé de toute beauté,

En Polynésie, Paul Gauguin veut peindre des odeurs.

Il a une méthode : Je vais vous donner mon secret, écrit-il à Monfreid.

Au lieu de perdre mes forces en travaux et inquiétudes du lendemain, je mets toutes mes forces dans la journée même. Tel un lutteur qui ne remue le corps qu'au moment où il lutte.

Si les hommes ne perdaient pas leur temps en forces et travaux inutiles non reliés entre eux. Chaque jour un maillon, voilà le grand point. Les polypiers ne font pas autrement. Au bout d'un certain temps cela fait une jolie surface.

On lui demande pourquoi ces ciels roses, ces ciels jaunes.

Ils sont voulus absolument. Ils sont nécessaires ; c'est de la musique, si vous voulez.

J'obtiens par des arrangements de lignes et de couleurs des harmonies ne représentant rien de réel au sens vulgaire du mot, n'exprimant directement aucune idée, mais qui doivent faire penser, par les affinités mystérieuses qui sont entre nos cerveaux et tels arrangements de couleurs et de lignes.

Stéphane Mallarmé et Paul Gauguin pensent exactement la même chose. Ils se foutent de la réalité. C'est la beauté qui les inquiète, le neuf, le vivace, et le bel aujourd'hui.

« La Poésie est l'expression, par le langage humain ramené à son rythme essentiel, du sens mystérieux des aspects de l'existence : elle doue ainsi d'authenticité notre séjour et constitue la seule tâche spirituelle. »

1896, année tournant. Verlaine meurt, Mallarmé est prince des poètes, l'affaire Dreyfus bat son plein. La France envoie des navires de guerre aux îles sous le vent pour mater des révoltes d'esclaves.

Au loin, Gauguin se désespère, si je m'étais soumis, je serais dans aisance, le voici contraint à mettre genou en terre. Schuffenecker n'a pas réussi à obtenir pour lui l'aide des pouvoirs publics, et pendant qu'il se sent vieillir, des jeunes gens se servent de ses hardiesses pour faire croire qu'ils ont du génie.

Nave nave mahana

Les sept femmes maoris, comme sept sœurs sereines ressemblent à la sagesse éternelle.

C'est un tableau parfait.

Il bouleverse et résonne dans le cœur, répand une paix infinie, garde son mystère. Comme le silence qui se fait quand l'histoire a été racontée. Comme le silence qui tombe avec le soir. Une douceur sans nom. Regardez ces pieds, ces larges pieds gracieusement plantés sur le sol rouge et or. Et la courbe des bras et des visages. L'harmonie des robes, et des fleurs odorantes. Le plein de toute chose.

La couleur qui est vibration est à même d'atteindre ce qu'il y a de plus général et de plus vague dans la nature : sa force intérieure. Je rêve, dit Gauguin, à des harmonies violentes dans les parfums

naturels qui me grisent. Délice relevé de je ne sais quelle horreur sacrée que je devine vers l'immémorial. Odeur sacrée que je respire dans le présent. Quelque chose d'ancien, d'auguste, de religieux dans le rythme de leur geste. Dans leur immobilité rare, dans ces yeux qui rêvent, voyez la surface trouble d'une énigme insondable.

Jours délicieux. La descente aux enfers de Paul Gauguin s'amorce à partir de ce tableau, j'en suis désormais convaincue.

Un chef d'œuvre non reçu crève le cœur.

Je désire le silence, le silence, le silence, crie-t-il.

Geneviève Brisac

